Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 14

Artikel: Pè vutsèreins
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217885

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

61me ANNEE — N° 14 *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* Samedi 7 avril 1923.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.— six mois, Fr. 3.50** — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

VICTOR FAVRAT

Le Conteur a fait une grande perte : Victor Favrat est décédé la semaine dernière. Bien que la maladie l'ait, depuis plus de deux ans, condamné à une inaction dont il a dû souffrir d'autant plus que le travail fut toujours la règle de sa vie, Victor Favrat était resté de la maison; sa place était et demeure marquée à ce foyer familial du *Conteur,* qu'il a si longtemps égayé de sa constante bonne humeur et alimenté de sa chaude et fidèle amitié. Quel merveilleux caractère; il ne pouvait se fâcher que contre ceux envers lesquels il est à chacun impossible de garder le sourire et la sérénité; et encore-là, sans sacrifier rien de ses opinions et de ses principes, Victor Favrat y mettait-il tous les ménagements voulus. Il était, dans toute l'acception du mot, de l'espèce des conciliateurs.

Et quel charmant causeur, quel délicieux compagnon d'excursion. Il emportait dans son sourire affable et malicieux le don de l'hospitalité. Partout où l'on allait en sa compagnie on était reçu avec empressement. Ceux-mêmes qui le voyaient pour la première fois ne pouvaient rien lui refuser et le cœur guidait la main.

Il fallait voir Victor Favrat à la campagne ou à la montagne, dans une bonne vieille auberge, modeste, où l'on mangeait des mêts de chez nous, ou dans un chalet où l'on couchait à la bonne franquette. Il n'y avait pas de dessert complet si on ne l'avait entendu chanter, avec le ton et la mimique qu'il savait y mettre, la chanson « Y avait quatre paysans... » ou dire le rapport au Grand Conseil, d'un de nos bons députés campagnards qui présidait la commission à laquelle avait été confié l'examen du préavis concernant la création, à l'Université, d'une chaire de «psychia... de ps.... psy.... oui, enfin, vous savez bien ce que je veux dire... » C'était d'un naturel et d'un comique inénarrables. Et personne ne le pouvait égaler dans ce genre de production.

Nous ne saurions, du reste, mieux évoquer la personnalité si originale et si sympathique de Victor Favrat et résumer sa carrière si active qu'en reproduisant ici le bel article nécrologique que lui a consacré, dans la *Revue,* M. Félix Bonjour, aux côtés de qui il a longtemps travaillé.

* * *

Notre ancien collaborateur Victor Favrat a succombé jeudi soir à la maladie qui l'avait contraint, il y a deux ans, à abandonner son champ d'activité à la *Revue,* après plus de 33 ans de collaboration.

C'est un grand chagrin pour tous ceux qui ont travaillé avec lui.

Né le 17 mars 1861, à La Chaux-de-Fonds, Victor Favrat était le fils du professeur Louis Favrat, l'écrivain vaudois, poète, patoisant et botaniste, dont le souvenir est resté vivant chez beaucoup. Après avoir achevé ses études secondaires à Lausanne il fit deux semestres, comme externe, à la Faculté des lettres et travailla pendant huit mois dans l'étude de feu M. le notaire Louis Fiaux. En 1883, il partit pour Tübingen où il fréquenta les cours de l'Université durant un semestre. En 1883, il succéda à son ami François Guex, le futur directeur de nos Ecoles normales, comme professeur de français à l'institut Stoy, à Iéna, et y resta près de trois ans. Rentré à Lausanne, il remplaçait un maître de français à l'Ecole industrielle cantonale quand le comité de la *Revue,* qui avait apprécié un compte-rendu de sa plume sur l'inauguration du Palais de justice de Montbenon, lui proposa d'entrer dans notre rédaction.

Victor Favrat, qui avait peu de goût pour l'enseignement, accepta volontiers ce changement d'activité. En janvier 1887, il entrait à la *Revue;* il y est resté jusqu'en février 1921. A ce moment, une première congestion cérébrale l'obligea à prendre un congé prolongé, et, sept mois après, une retraite qui devait être définitive. Si nous ne l'avons pas annoncée alors, c'est à sa demande expresse. Notre cher et toujours modeste collègue redoutait les articles bienveillants et élogieux de ses confrères — il ne comptait guère parmi eux que des amis — et désira que sa retraite passât inaperçue. Il fut fait selon son désir.

A la *Revue,* Favrat fut longtemps chargé de la chronique locale et cantonale et des comptes-rendus de tout genre. La politique n'était pas son fait, et petit à petit, il avait cédé à d'autres les comptes-rendus qui y touchaient, ceux du Grand Conseil, entre autres, pour se limiter à ceux qui avaient un caractère littéraire et artistique ou relevaient de la chronique pure. Ce n'est pas à dire qu'il ne s'intéressât pas à la chose publique. Membre fidèle du parti radical, il ne manquait jamais un scrutin et déplorait l'attitude indifférente de tant de jeunes gens. Mais la politique militante ne lui agréait pas. Tout au plus prenait-il de temps en temps la parole dans une assemblée restreinte du parti. Quand on le menaçait de mettre son nom sur une liste électorale, de le porter au Conseil communal, il refusait obstinément. Il était un peu comme le grillon de la fable et n'enviait pas le sort du papillon.

Ses goûts le portaient d'un autre côté. S'il ne partageait pas la passion de son père pour la botanique, en revanche, il était, comme lui, doué du don de l'observation et d'un talent littéraire qui lui permettait de rendre de la façon la plus agréable ce qu'il avait vu. Plus peut-être encore que dans la *Revue* et la *Revue du dimanche,* c'est dans le *Conteur vaudois* qu'il faut aller chercher tant de charmants tableaux des mœurs, de la vie et du pays vaudois, et surtout de cette contrée du Jorat dont il connaissait les moindres recoins et dont il a reproduit les aspects caractéristiques avec tant d'humour et de fidélité !

Jamais Victor Favrat ne tombait dans ce qu'on appelle la « vaudoiserie », ce genre qui a produit de jolis morceaux, mais où seul un grand talent permet d'éviter la vulgarité. Il écrivait naturellement dans un excellent français, trouvait sans peine le mot propre et l'expression savoureuse. En peu de traits, d'une touche franche et juste, il savait évoquer un paysage ou faire revivre une figure, quelquefois avec un peu de malice qu'il aurait été incapable, dans la bonté de son âme, de pousser jusqu'à la méchanceté.

Sans avoir été un écrivain du patois comme son père, Victor Favrat avait étudié avec soin notre vieux dialecte, hélas ! bientôt disparu, et publié, sous le titre de « Po recafâ », un recueil de morceaux en patois qui a fait les délices de nombreux lecteurs. Ce livre, quelques préfaces pour des ouvrages d'amis et un choix d'œuvres de son père, sont, croyons-nous, tout ce que Victor Favrat a donné en librairie. Du reste, il n'était pas de ceux qui éprouvent un besoin irrésistible d'écrire et de publier. Le plaisir de la sensation aurait pu lui suffire. Nous nous le figurons parfaitement heureux soit quand, dans le cercle de ses intimes, devant son verre de Dézaley, dans la fumée des Grandsons, il donnait libre cours à sa verve comique, soit quand, flânant dans son Jorat ou parcourant, avec ses enfants, à pied, pendant les vacances, quelque vallée pas trop banalisée de la Suisse, il respirait avec délices l'air des bois ou de la montagne.

Dans sa jeunesse, il avait été un fervent alpiniste et un des premiers à pratiquer chez nous le ski.

Victor Favrat était un type accompli de bon Vaudois; il l'était par toutes les fibres de son être, mais il était aussi profondément Suisse. Par sa mère et sa femme, il se rattachait à la grande famille de nos confédérés alémaniques. Il ne fut jamais de ceux qui travaillèrent à élargir le fossé. Cet homme si bon n'est plus. Nous le pleurons avec ses amis et cette famille à laquelle il fut si tendrement attaché. Longtemps nous garderons le souvenir précieux du collaborateur excellent, de l'homme si modeste de besoins et de goûts, ennemi de tout faste, de toute ostentation, qui fut l'un des meilleurs fils de cette terre vaudoise dont il sut parler avec tant de vérité et d'amour.

PÈ VUTSÈREINS

EN vo z'avâi de dein lo perte de l'orolhie que, dein lo Dzorat, quauque coo de sorta l'ant einveintâ 'na sociétâ que lâi diant lo « Clube dâo vilhiou dèvesâ ». Ein a dza on mouî que l'ein sant. On lâi dèvese rein que lo patois et cein l'è dâo biau à oûre.

L'ant fabrequâ on refredon que s'è baillî la demeindze dize-houit de l'autro mâi que l'a bin dourâ trâi z'hâore de teimps et que tôt s'ë fé ein patois. Tot l'avâi bin ètâ einmandzî. La musiqua que l'a à nom « la Chuvetta » no z'a djuvi dâi coupliet destra galé, à reindze amouèrâo dâi colonde de cholâ, tant l'ètâi dâo et fin. Et pu lo président, que l'è on tot crâno, no z'a fé on discou io sè desâi po coumeincî : « Grachâo et grachâose ! » et que no z'a fé bin plliési à ti. L'ant tsantâ lo « Tsant nationat », vo séde : clli iô on devese dâo paï et que sè dit :

Se faut po lo servi
S'allà fére éterti
No z'âodrein ti.

Et mè peinsâvo ein guegneint ti clliâo pucheint coo avoué lâo rouliére dâi z'autro iâdzo, lâo bré asse solido que dâi paufer, lâo dâi asse fermo que dâi potte de tenaille, mè sondzivo : — Rondzâi ! foudrâi pas que lè z'Allemand et lè Bolchèvique vignant pè ce, sarant binstout ein campouta : avoué la mâiti, farant dâo brasson po lè caïon et pu lo resto l'émietterant po lè dzenelhie.

L'è adant que Bissemarque l'arâi pu dere quemet desâi ein septante :

— Porri preindre la France, l'Etalie, la Russie, l'Amérique, tota la terra, la louna, mimameint. Mâ po lo Djorat lâi arâi rein à fére : Lè medzi : no farant châota lè deint tant sant du; lè z'agafâ : sè virerant ein travè !

Et desé tot cein ein mè mémo quand i'è oïu ion de stau coo dâo clube, que l'avâi on fusi tserdzi et vetu ein sordâ avoué dâi z'haillon de militéro, que no z'a recitâ : «Mon paï. »

Je t'âmo, mon paï !

Et clliâo que l'ant tsantâ la tsanson dâo Dzorat, l'Alpée, âo que l'ant recitâ : la tsaplliâie de Morgarten, âo bin que no z'ant racontâ quemeint Adam l'avâi prâi fenna ! L'ètâi biau, vo dio. Tant qu'à on petit valottet que l'a de sein quequelhi quemet la renaille l'avâi voliu sè fére asse grocha que le bâo, que sè gonclliâie et que l'a bo et bin châotâ. On ban cantonat po lo valottet.

Apri cein, on a vu on père-grand que l'ètâi bin fé, quemet clliâo dâi z'autro iâdzo, et onna mére-grand à eimbransi tant l'ètâi galéza et savâi bin veri son brego. Et lo pére ! et Aloïs ! l'Abran ! et la Luise : l'ètâi dzeintia tot plliein. Quin galé refredon, sein compti la soclliâie et la châotâie po fini.

Vo z'âi bin réson, bounè dzein dâo Dzorat, n'âoblliâ pas la leinga de voûtre pére z'et mére :

Ah ! l'è qu'ètâi 'na leinga druva
Quemet lâo vatse, lâo modzon,
Que sè montrâve tota cruva
Et forta quemet on drudzon !
Na leinga que fasâi 'na brison !
Que reveillîve lè z'orolhie
Et que plliaquâve âi Vaudois
Quemet la rita à la quonolhie,
Noutron crâno vîlhio patois.

Ie saillessâi de noûtra terra
Quemet bussant truffie et messon,
Sè racene ètant dein la pierra,
A l'ombro de noûtrè bosson.
Et, pe dzoïâosa qu'on quinsson,
Sa tsanson ein nô ie tsantâve :
« Amâ vo bin, sâi bon Vaudois ! »
Ah ! l'ètâi biau quand dèvesâve
Noûtron crâno vîlhio patois !

Dâo paï l'ètâi la vetira ;
De la ramira lo boquiet ;
Dâo pridzo l'ètâi la prèïra
Et de la fordze lo soclliet ;
De la benna : lo biau pregnet
Qu'è plliein de mâ que ravigote.
A noûtrè pére, lè Vaudois
L'allâve justo à lâo potte
Noûtron crâno vîlhio patois.

Et lè clliotsette dâi z'armaille,
Et la moletta su la faux,
L'atsetta que tsapllie la daille,
L'iguie que dècheint dâi tsenau,
La tserrî que fâ son terrau,
Lo vin que dâo bossaton câole,
Dein noûtron bî paï vaudois ;
L'oûvra dâi sapalon, dâi biole,
Dezant lâo dzoïïo ein patois.

Marc à Louis du *Conteur*.

ECHO DES EXAMENS

La noix. — La noix se compose de deux parties : le dedans et le dehors. Le dehors est en bois et sert à faire du **nillon**. Le dedans est plus tendre, il est blanc et sert à faire de l'huile d'olive.

LA LÉGENDE DU LIÈVRE BOUILLI

L'AUTRE jour, tandis que les sous-officiers étaient en fête à Vevey, un aimable vieillard de Lausanne, à qui ces réjouissances militaires rappelaient ses souvenirs de jeunesse, nous parlait du temps où il faisait une école d'artilleurs, à Bière.

C'était en 1853, dit-il. J'étais caporal. On m'avait désigné comme chef d'ordinaire. Les deux artilleurs-marmitons qui étaient sous mes ordres et moi, nous faisions une popote dont tous les hommes de notre batterie se reléchaient les babines. Chez les artilleurs genevois, au contraire, — car chaque troupe cuisinait alors pour son compte, — on trouvait le rata dégoûtant. Les plaintes devinrent si vives que le commandant de place lui-même, le colonel Denzler, s'en émut et fit une enquête.

Un beau matin, comme nous faisions les dix-heures à la cuisine avec les deux bouteilles de vin que nous octroyait journellement un pintier, en échange des épluchures, je vis deux officiers qui se dirigeaient de notre côté : c'étaient le colonel Denzler et un major. Bouteilles, verres, pain et fromage, toute trace de notre picotin disparut en un tour de main. « Schwambach, dis-je à un de mes deux aides, donne vite un coup de balai dans la cuisine ! Tu sais que le colonel est raide comme la justice de Berne et qu'il ne nous aime guère, nous autres Vaudois, quoique nous fassions notre service aussi bien que les autres. Arrange-toi donc pour que tout soit propre comme un oignon ! »

Ce Schwambach n'était pas aussi bon que les saucissons de Payerne, sa ville natale. Entre nous soit dit, il ne valait pas deux sous, mais c'était un rude débrouillard et un pointeur qui nous fit honneur aux tirs de Thoune, aussi bien qu'à ceux de Bière; et le colonel enrageait de voir qu'un Vaudois pointait mieux que les canonniers de Berne ou d'Argovie.

Sans faire la mauvaise tête cette fois, bien qu'il n'aimât guère à recevoir des ordres, Schwambach s'empara d'un balai et se démena comme un beau diable autour des chaudières où cuisait le dîner de la troupe. Il se livre même à une gymnastique si désordonnée qu'un rat, dont nous ne soupçonnions pas la présence, nous partit entre les jambes et, affolé, se mit à bondir dans la cuisine, dont portes et fenêtres étaient closes, grimpant le long des parois, sautant jusqu'au plafond, poursuivi par le balai de Schwambach. Soudain, comme celui-ci l'acculait dans un angle, il fit une cabriole désespérée, comme qui dirait le saut périlleux, et tomba dans le pot-au-feu bouillant. Schwambach n'avait pas eu le temps de vociférer un juron que la porte s'ouvrait toute grande, poussée par le colonel suivi du major.

Qu'allait-il se passer ? Sans oser même glisser un regard sur la fatale chaudière où le rat était en train de bouillir, nous attendions, muets et roides comme des bayonnettes, les ordres de nos supérieurs.

— Caporal, me dit le colonel, passez-moi votre cuiller.

Et sans me laisser le temps d'arrêter son bras, il la plongea dans la chaudière et avala une gorgée.

— Félicitations, caporal. Voilà ce qui s'appelle de la soupe ! Donnez-nous-en une bonne gamelle.

Je les servis. Ils mangèrent de bon appétit et déclarèrent qu'auprès de ce bouillon celui qu'avaient les Genevois n'était que de la lavure.

Eux partis, nous fîmes à haute voix les réflexions que vous pouvez imaginer. Schwambach, lui, se tordait de rire. Mais il n'était pas question de badiner bien longtemps. La troupe allait rentrer d'un moment à l'autre et il fallait que le dîner fût prêt. Impossible de faire une autre soupe, le temps nous manquait, et puis, comme le faisait remarquer Schwambach, puisque le colonel et le major s'en étaient délectés, les camarades ne la trouveront pas mauvaise.

Il va sans dire que nous repêchâmes le rat. Il était blanc comme un poulet bouilli, ayant perdu tout son pelage pendant la cuisson.

Jamais la troupe ne fit autant d'honneur à la soupe que ce jour-là; elle ne cessait d'en redemander et s'étonnait que nous n'en prissions pas: « Nous avons déjà dîné, » déclarait Schwambach.

— Tiens ! une touffe de poils dans ma cuiller ! s'écria tout à coup un artilleur. C'est du propre, ça !

La cuiller en question fit le tour de la table. Elle contenait, en effet, une pincée de poils. Par bonheur, nul ne prit la chose au tragique. « Qui sait ? fit un canonnier, le caporal aura peut-être bouilli un lièvre ! »

La soupe était si bonne qu'on n'approfondit pas le mystère et que la légende du lièvre bouilli prit de la consistance, au grand soulagement du chef d'ordinaire et de ses aides.

Victor Favrat.

BALLADE POUR MON VOISIN

Mon voisin est un solitaire
Et le printemps le rend grognon
Jadis, les dames du canton
Ayant pitié de sa misère
Lui offraient Jeannette ou Toinon.
A toutes il a répondu : non !
Mon voisin est un solitaire :
Il a fait comme le héron !

Des livres tout pleins de poussière,
Toiles d'aragnes en festons,
Font l'ornement de sa tanière ;
Car Brigitte sa cuisinière
Ne se connaît qu'en mirotons.
Qui donc là-bas pourrait se plaire ?
Mon voisin est un solitaire :
Qu'il se cherche un colimaçon !

Ce petit être sédentaire
Ne quitte jamais sa maison.
Il sait souffrir et puis... se taire.
De lui, on a toujours raison !
Je suis sûre qu'il saurait plaire
Même au plus fichu caractère !
Mon voisin est un solitaire
Sans le moindre colimaçon !

Pour les amoureux, la chipote
N'est que prétexte à s'aimer mieux.
La solitude est une sotte :
On ne saurait être joyeux
A lire Montaigne et Voltaire,
La Garçonne *ou quelque sermon !*
Mon voisin est un solitaire :
Bonne chance, colimaçon !

ENVOI

Allons ! cher monsieur Pierre Ozaire,
Ne faites pas tant de façons !
Avril égrène son rosaire :
Cherchez votre colimaçon !

Sylvabelle.

RÉCEPTION D'UN BAILLI BERNOIS
en 1785.

NOUS avons eu déjà occasion de reproduire des extraits intéressants des mémoires de M. Carrard, d'Orbe. Voici encore le récit qu'il fait de la réception, le lundi 14 novembre 1785, de M. le bailli Ramuz.

14. Lundi. — Arrivée de M. le Baillif Ramuz.

Manière dont les choses se sont passées :

Comme il avait dit qu'il partirait d'Echallens à 2 heures, les dragons s'étaient rassemblés à 1 h. 30 et l'ont été attendre à Chavornay. Sur les 3 heures, je suis parti avec quelques membres du Conseil et de la Justice eu nous étant rendus au Canal où l'on nous avait préparé un bon feu, nous avons envoyé l'officier Grivat à la découverte pendant que nous nous chauffions. Nous n'attendîmes pas trois minutes qu'il revint nous dire qu'il était tout près, en effet, étant sorti de la maison, nous vîmes le carrosse de M. le Baillif qui s'aprochait de nous, précédé des dragons et suivi de quelques messieurs d'Echallens, à cheval.